

1-1-1985

La maternité divine: ineffable ou exemplaire?

René Laurentin

Follow this and additional works at: http://ecommons.udayton.edu/ml_studies



Part of the [Religion Commons](#)

Recommended Citation

Laurentin, René (2014) "La maternité divine: ineffable ou exemplaire?," *Marian Library Studies*: Vol. 17, Article 56, Pages 787-794.
Available at: http://ecommons.udayton.edu/ml_studies/vol17/iss1/56

This Article is brought to you for free and open access by the Marian Library Publications at eCommons. It has been accepted for inclusion in Marian Library Studies by an authorized administrator of eCommons. For more information, please contact frice1@udayton.edu.

LA MATERNITE DIVINE : INEFFABLE OU EXEMPLAIRE ?

RENÉ LAURENTIN, EVRY (FRANCE)

Le Père Koehler, fondateur de l'IMRI (International Marian Research Institute), a été un facteur d'ouverture et d'équilibre dans la recherche théologique sur la Vierge Marie. C'était important dans le virage conciliaire qui a conduit de la mariologie des "*Gloires et Privilèges*" à une théologie qui insista sur l'exemplarité et l'humilité de Marie : *servante et pauvre, type et modèle homogène de l'Église*.

La perspective pré-conciliaire n'était point sans valeur. Elle avait raison dans son émerveillement devant le mystère de Marie : ineffable et inépuisable. Et la fameuse formule (dont on a parfois abusé) : *de Maria nunquam satis* n'est pas sans fondement.

La recherche glorifiante de cette mariologie se fondait sur les principes d'éminence et de singularité :

- Principe d'éminence : Marie est supérieure à toute autre créature. Il faut manifester en tous domaines, cette supériorité originale et spécifique, qui contient et dépasse toute autre grâce.

- Principe de singularité, car en tous domaines, Marie est unique, la théologie doit découvrir les splendeurs et privilèges qui n'appartiennent qu'à elle.

Il y avait du vrai, dans tout cela, mais à souligner les différences et à multiplier les privilèges, cette mariologie tendait à isoler Marie telle une princesse lointaine et une merveille inaccessible : admirable, mais inimitable.

Thérèse de Lisieux avait vigoureusement réagi contre cette exaltation stérile, déviante et décourageante, que diffusaient les prédicateurs d'alors. Cette jeune religieuse, par ailleurs si soumise, a osé les contester. Elle anticipa, 80 ans à l'avance, les réactions du Concile contre la mariologie classique. Marie n'a pas été exempte de la souffrance, ni de la foi, a-t-elle soutenu dans son poème : *Pourquoi j'aime Marie* (1897). Cette réaction était légitime et providentielle. Elle était formulée dans des termes aussi vigoureux qu'irréprochables. C'est une des raisons qui mériteraient à Thérèse de Lisieux le titre de Docteur de l'Église.

Mais après le Concile, cette même réaction a dépassé son but. Elle a conduit bien des théologiens à réduire Marie, à éliminer ses privilèges, pour la niveler à la condi-

tion commune. C'est cela que redoutait le Père C. Balić, fondateur de l'*Académie Mariologique de Rome*, protagoniste des Gloires de Marie, et promoteur d'un Mérite de *condigno* de Marie co-Rédemptrice.

Dans les couloirs du Concile, il s'affligeait :

– A voter l'intégration de la Vierge dans le schéma sur l'Église, on va la ravalier à la condition de simple membre du Corps du Christ, petite paysanne juive réduite au rang d'une femme quelconque.

Ses craintes étaient partagées par beaucoup de Pères du Concile. L'insertion de Marie dans la *Constitution sur l'Église* fut votée par une infime majorité (1114 contre 1074 : 40 voix d'écart sur plus de 2000), et l'un des évêques pleura en apprenant la nouvelle qui lui parut une déchéance.

L'inquiétude du Père Balić était plus justifiée que je ne le pensais lorsque je soutenais l'insertion fort nécessaire pour corriger les abus de la mariologie des privilèges.

Car, dans les années qui suivirent, la Vierge fut moins admirée, moins cultivée. Les recherches se firent plus rares et tendaient à la réduire.

Les recherches sur le péché originel soulignaient qu'il n'est point de péché sans un acte libre et responsable du pécheur lui-même, selon la culture idéaliste issue de Kant. C'était seulement à l'âge de raison, par le premier acte conscient, que l'homme devenait pécheur. Dans ces conditions, tous les enfants bénéficiaient d'une conception immaculée.

Selon la théorie de Rahner (recusée par Schillebeeckx), l'Assomption (la glorification du corps aussitôt après la mort) était immédiatement le fait de chaque défunt, lorsqu'il passait du temps successif à l'éternité, qui est simultanément. L'âme y reformait dans cet autre monde, un corps glorieux, un "corps spirituel" plus subtil, selon l'Apôtre Paul (1 Co 15, 39-44).

Les "privilèges" initial et final de Marie se trouvaient ainsi éliminés comme privilèges. Marie retombait dans la banalité. Le principe de singularité s'évanouissait dans ce nivellement.

Les hommes (y compris les théologiens) sont prompts à passer d'un extrême à l'autre, d'un excès à l'excès contraire, car les extrêmes se touchent, lorsqu'ils procèdent d'un même déséquilibre et d'un même principe erroné. Le principe qui piégeait les mariologues était une sorte de dilemme : la Vierge est-elle toute autre *ou* toute semblable, admirable *ou* imitable ? Ce qui n'était point perçu de part et d'autre, c'est qu'il faut refuser ce dilemme. Marie est admirable *et* imitable.

La même erreur a sévi sur Dieu même : est-il transcendant ou familier. Est-ce le Tout Autre, ou bien le modèle qui nous a créés à son image ? Ici encore, point de dilemme. Dieu est transcendant *et* familier : d'autant plus familier qu'il est transcendant. Le Créateur est capable d'une intimité et d'une amitié plus radicales qu'aucune créature.

Le présent hommage au Père Koehler veut donc manifester qu'il ne faut point dissocier, mais associer, la singularité de Marie et son exemplarité. Il faut reconnaître la gloire unique qui l'élève au-dessus des Anges (malgré son infériorité de nature), mais cette gloire ne l'isole pas, elle la rend plus proche de Dieu et, du même coup, plus proche de toutes les créatures : plus communicative et plus intime en tous sens.

L'Écriture et la Tradition chrétienne invitent à ne pas dissocier, mais à conjuguer ses gloires et son humilité (Luc 1, 46-50), ses privilèges et sa condition commune : servante et pauvre. Ainsi le percevait Thérèse de Lisieux, pour qui Marie était imitable quoiqu'admirable, plus mère que reine, n'étant point dominatrice, mais au service de ses enfants. Paul VI lui-même, préoccupé de cette articulation paradoxale, appelait avec insistance Marie "notre Sœur" dans le discours du 21 novembre 1964, où il proclamait un nouveau privilège de Marie : "Mère de l'Église".

Le présent article examinera cette nécessaire connexion sur un point clé : la maternité divine qui est sans doute un privilège *unique* mais *exemplaire* à deux titres :
– Comme paradigme de la *foi* selon la doctrine des Pères de l'Église assumée par le Concile Vatican II
– Comme modèle et paradigme des *charismes*, selon l'analyse même de cette notion biblique et patristique.

1. LA MATERNITÉ DIVINE, PARADIGME DE LA FOI

La maternité divine est une relation unique à Dieu. Seule Marie est devenue mère du Fils de Dieu selon l'humanité. Seule elle a formé le corps du Seigneur, seule elle l'a élevé et tenu dans ses bras comme son enfant. Ce privilège a une dimension infinie comme relation personnelle vertigineuse d'une créature au Créateur. La mariologie des privilèges exaltait l'autorité éternelle de Marie sur cet enfant qui était son Dieu.

Tout au contraire, les Pères de l'Église soulignaient en quoi la maternité divine est assimilable à la vie de foi donnée à tout chrétien : ce qu'a bien montré la remarquable thèse d'Aloïs Müller, *Maria-Ecclesia*, Fribourg, 1950.

Il a remis en lumière cette thèse patristique, fondamentale et oubliée (que le Concile assumait grâce à lui) : *Marie a conçu le Christ en son cœur avant qu'en son corps*.

Autrement dit, Dieu n'a pas choisi Marie pour être "une mère porteuse," comme on a dit de manière absurde. Elle n'a point porté l'ovule d'une autre, elle n'a point joué un rôle suppléant ni mercenaire. Il n'y eut aucune sorte de transfert. L'Esprit Saint éveilla au plus intime de son être, la puissance féminine naturelle de fécondité, pour donner naissance à un enfant, voulu par Dieu seul, reçu de Dieu seule, et assumé par Dieu en personne, dès l'origine. Marie n'est en aucune manière la mère d'un produit étranger. Rien en elle ne rappelle l'image baroque de la poule qui a couvé des canards

et s'affole lorsqu'ils s'aventurent sur les eaux. L'enfant qu'elle a engendré est *vrai homme* (humblement et intégralement homme) en même temps que *vrai Dieu*. Entre sa nature divine et sa nature humaine, il n'y a "aucun mélange," comme l'a si bien précisé le Concile de Chalcédoine, aucune hybridation.

Ce mystère est celui d'un "admirable échange" (*admirabile commercium*) entre Dieu et les hommes, insistaient les Pères. Dieu s'est fait homme pour sauver et diviniser les hommes. Et cela nécessite que Marie ne soit pas seulement l'instrument génétique d'une génération exceptionnelle, mais qu'elle assume librement et dans la foi son rôle de mère.

Ainsi Dieu lui proposa-t-il en toute lumière une nouvelle Alliance, à laquelle elle consentit, comme Abraham et Moïse ou les prophètes. Il ne s'agissait pas d'une adhésion matérielle à un propos étranger, d'une soumission aveugle, mais comme il convient à une personne humaine, à une mère, d'une libre adhésion au projet de Dieu selon ses deux faces, humaine et divine :

- Tu concevras et enfanteras un fils (Luc 1, 39)
- Ce sera le "Fils du Très Haut", "le Fils de Dieu" (Luc, 1, 32 et 35).

Marie donna donc à la Personne du Fils de Dieu qui allait naître en elle, une adhésion totale de foi, d'espérance et d'amour : son Fiat (Luc 1, 38). Voilà ce que les Pères comprenaient en profondeur, lorsqu'ils écrivaient : "*Marie a conçu en son cœur avant qu'en son corps.*" Il s'agit du cœur au sens biblique : le centre dynamique de la personnalité, le siège de la liberté et des décisions profondes.

L'adhésion de foi que Marie donna au message de l'Annonciation est de même nature que la foi demandée par Dieu à tout chrétien : une adhésion totale, inconditionnelle, heureuse et reconnaissante, à Dieu même et à son projet salvifique.

L'acte de foi, précisaient les Pères de l'Église, fait naître Jésus dans le cœur de chaque croyant, selon l'identification profonde qui nous divinise et nous fait membres du Corps du Christ. Le Verbe incarné était étranger au péché. La foi le fait renaître dans l'homme : pas seulement comme un habitant de ce cœur, mais pour une identification mystique, où l'amour divin (infini) accomplit les capacités de l'amour humain pour l'éternité.

Et c'est cette identification qui nous permet de dire, avec le Christ : "*Notre Père.*"

En ces dernières années, une jeune religieuse, mourante à Bethléem, était préoccupée de savoir comment elle se présenterait à Dieu transcendant. Et un jour elle trouva la solution :

- Je sais ce que je ferai. En arrivant, je dirai au Père : Je suis votre Fils Jésus Christ. Elle pensait à Jacob déguisé des vêtements de son frère aîné, disant à son père Isaac :
- Je suis votre Fils Esaü.

Mais dans notre cas, il ne s'agit plus de tromperie ni d'artifice. Non seulement Jésus naît en nous, mais nous naissons à nouveau, de telle manière que nous devenons Jésus-Christ, identifiés à lui par divinisation, sans perdre notre identité personnelle.

Ce miracle, ou plutôt ce mystère, que la grâce accomplit en nous par l'adhésion de foi, nous sommes appelés à le vivre et à le diffuser : faire naître Jésus, non seulement dans notre cœur, mais dans le monde, par l'évangélisation et les sacrements.

Entre la fonction la plus singulière de Marie : donner naissance terrestre au Fils de Dieu, et notre foi, il y a donc plus qu'une analogie, une continuité profonde. La maternité divine de Marie ne nous est pas étrangère. Elle est un principe vital, fondateur et inspirateur de la vie de grâce, diffusée dans toute l'Église.

Dans un étonnant article de synthèse, A. Müller pensait pouvoir tirer de cette théologie patristique un principe premier pour la mariologie (A. Müller, *Um die Grundlagen der Mariologie*, in *Divus Thomas* 29 [1951], 385-404).

Puisque croire, de foi théologale, c'est concevoir Dieu en son cœur, et que la maternité divine fut l'accomplissement total de ce mystère, Müller concluait, en substance : La maternité divine de Marie est l'accomplissement suprême, le cas limite de la foi parfaite. Cette perfection absolue de la foi donnant naissance corporelle au Fils de Dieu ne *pouvait* s'accomplir qu'une fois, mais *devait* s'accomplir une fois pour fonder le mystère salvifique de la foi.

De ce point de vue, la maternité divine apparaît donc comme l'*accomplissement intégral et parfait de la foi théologale*. Ce comble de la foi ne pouvait être qu'unique, mais il était nécessaire pour fonder le mystère universel de la foi.

Bref, selon la théologie patristique, longtemps trop oubliée, le "*privilege*" suprême de Marie, comme aimait l'appeler la mariologie des gloires, ne rend nullement Marie étrangère et lointaine. Elle est, bien au contraire, le point de départ homogène en même temps que transcendant, du projet que Dieu accomplit mystérieusement dans l'Église.

C'est un projet dynamique, et Dieu utilise l'extraordinaire dynamisme intérieur et fécond, donné par lui aux femmes, pour cet accomplissement suprême et significatif.

Car la maternité est plus qu'un sacrement : un signe initiateur, fondateur et vital de tout ce qui va s'accomplir dans l'œuvre du Salut.

Nous touchons ainsi du doigt l'évolution requise (programmée par le Concile) : de la mariologie pré-conciliaire des privilèges et gloires, qui tendait à isoler Marie – à la mariologie post-conciliaire appelée à manifester que ces deux aspects du mystère ne se contredisent pas ; ils s'impliquent. L'*éminence* singulière de Marie est le fondement de cette *diffusion* de la foi à l'Incarnation. Dans l'humanité concrète, telle que Dieu l'a créée, le mystère de Salut ne pouvait être fondé qu'en une femme, capable de donner naissance, en ce bas monde, au Créateur, dans une adhésion parfaite de foi.

Le Concile ne nous invite donc point à abolir la notion de privilège. *Il emploie ce mot*, mais sans l'isoler de l'homogénéité, de l'identité, de l'exemplarité, qui est la raison d'être de ces privilèges. Ce pour quoi le chapitre 8 de *Lumen Gentium* emploie à plusieurs reprises l'expression : *les fonctions et privilèges* de Marie. Le mot fonction vient en premier, car il a valeur explicative : il signifie que les fonctions de Marie inaugurent les fonctions mystiques de l'Église (je dis bien mystiques et non hiérarchiques ou juridiques).

Nous ne faisons donc que réaliser le programme du Concile en manifestant, de manière organique, la continuité entre la maternité divine et la vie de l'Église (ou de chaque chrétien), en soulignant la continuité de la maternité divine avec la vie de grâce, comme voie inaugurale de la naissance au Christ dans le monde.

2. LA MATERNITÉ DIVINE, PARADIGME DES CHARISMES

A un autre titre encore, la maternité divine, ce mystère unique et singulier, présente un caractère exemplaire et paradigmatique. C'est le prototype par excellence de tous les charismes.

On n'est pas habitué à définir la maternité divine de Marie comme un *charisme*. Et pourtant, qu'est-ce qu'un charisme ? Selon Saint Paul, explicité par la théologie classique :

C'est un don gratuit de l'Esprit Saint pour l'édification du Corps du Christ (plus concrètement des communautés ecclésiales, de l'Église).

Il est clair que la Vierge Marie vérifie cette définition mieux que toute autre, précisément par sa maternité divine.

1. C'est un don gratuit : oh combien !
2. Elle l'a bien reçu de l'Esprit Saint (Luc 1, 35 ; cf. Mathieu 1, 18 et 20).
3. Ce charisme a pour fonction, de manière primordiale et spécifique, d'édifier le Corps du Christ selon les deux sens de ce mot :
 - (a) *Marie forme le corps physique* en lequel le Fils de Dieu devient prêtre et victime, Roi et Sauveur des hommes, Chef de la race humaine, solidaire de la famille humaine dont il est né. Mais elle n'édifie pas seulement ce corps *physique*.
 - (b) Par son adhésion de foi au Christ, qu'elle le forme en elle, Marie devient le premier membre du Corps mystique. Elle fonde ainsi le corps mystique, à son origine même.

En cela, Marie est le prototype de l'Église qui débute, par elle seule. Il faudra attendre la Pentecôte pour que l'Église collective ou plutôt communautaire, fondée par la venue de l'Esprit Saint, élargisse et prolonge son adhésion de foi et d'amour.

La maternité divine

A ces deux niveaux, Marie joue un rôle fondateur. En elle s'origine le corps physique et le corps mystique.

Par les deux faces de son charisme, elle inaugure et devance les fonctions de l'Église.

1. A la suite de Marie, l'Église fera naître le corps physique du Christ sur la terre par le sacrement de l'Eucharistie, à la parole du prêtre: "Ceci est mon corps..." C'est pourquoi une hymne médiévale de l'Église salue ainsi le mystère de l'Eucharistie: *Ave verum, corpus natum de Maria Virgine.*

Ce qui était charisme intime, vital, biologique pour Marie, devient pouvoir sacramentel pour l'Église, mais à un niveau qui ne fait que rendre présent partout le corps né de Marie.

2. D'autre part, l'Église comme Marie, fera naître le corps du Christ dans la diversité des temps et des lieux. Et cela, par la foi, épanouie en charité.

Marie, qui la première adhéra au Christ par la foi pour lui donner naissance est, de ce fait, membre premier et fondateur du Corps mystique; l'Église continue et élargit cette adhésion en profonde continuité théologique.

Marie est ainsi le prototype de la foi que l'Église répand par l'évangélisation et la sacramentalisation.

Nul charisme autre que la maternité divine ne réalise de manière aussi spécifique, formelle, concrète et plénière, la définition des charismes: dons de l'Esprit pour l'édification du Corps du Christ: corps physique et corps mystique; le corps mystique par la grâce du corps physique de l'Incarnation rédemptrice.

En cela, la maternité divine apparaît en continuité avec les charismes et fonctions de l'Église. Elle en est le point de départ, le prototype et le fondement. Elle est orientée vers la même finalité. Marie a été voulue Mère de Dieu pour l'Église. Et c'est à cet effet qu'elle a été l'Église auprès du Christ naissant, auprès du Christ mourant. En elle seule l'Église a réalisé les fonctions fondatrices qu'elle prolonge au cours des siècles dans une parfaite continuité.

Marie l'assiste, non seulement comme une sœur ou comme une mère, mais davantage comme le principe et le commencement même de l'Église en sa communion au Christ.

CONCLUSION

La perspective que nous développons n'est pas une nouveauté. C'est un retour à la théologie biblique et patristique. La Tradition chrétienne ne sépare pas l'éminence incontestable de Marie et son exemplarité.

Marie, créée à l'image de Dieu, se rapproche de Dieu dont elle est la meilleure image parmi les pures créatures, car c'est elle qui a le mieux partagé l'amour de Dieu : mieux encore que les Anges. Elle est aussi la plus belle image féminine de Dieu, qui transcende masculinité et féminité.

Une certaine théologie se plaisait à éloigner Dieu comme le Tout-Autre en une transcendance redoutable. Certes, Dieu est transcendant. Et pourtant, il est proche. Sa transcendance n'interdit pas, mais *fonde* cette familiarité qu'atteste si bien la Bible : d'Abraham à Moïse et aux Prophètes, et surtout, au Christ et à Marie en qui la familiarité devient famille.

Dieu est familier *parce que* transcendant, du fait que sa transcendance même est amour. Dieu est essentiellement communication (*diffusivum sui*, selon la belle expression médiévale) :

- Il n'est point le Dieu solitaire des philosophes, il est communication vitale de trois Personnes
- Il est si essentiellement communication qu'il a créé, non par *besoin de complément*, mais de *générosité* et de *partage* : par surcroît.

Le sommet de cette Création, ce sont les *personnes* qu'il a créées à son image : les Anges et les hommes, appelés à la familiarité de son Amour. Ils sont à son image comme personnes : libres et altruistes, autonomes, et faits pour la communication.

Dieu met dans l'homme des images de ses merveilles. Il l'a fait au premier chef en Jésus Christ et en Marie sa mère. Il n'en a pas fait des surhommes, mais d'humbles hommes, des serviteurs, Jésus comme Marie se sont donné ce titre : serviteur et servante du Seigneur (Luc 1, 38).

Ce qu'il y a de merveilleux en eux ne méprise pas, mais accueille, à l'image du père de l'enfant prodigue.

L'harmonie parfaite entre les privilèges de Marie et sa pauvreté ; entre sa suprématie et sa générosité ; entre sa sainteté unique (préservée, pleine de grâces) et sa miséricorde envers les pécheurs ; entre sa royauté suprême de Reine des Anges, et son humilité ; entre ce comble de grâces qui est le sien et sa miséricorde ; tout cela n'est en elle qu'un reflet de Dieu, transcendant et familier, suprême et communicatif. Marie est la plus belle et la plus bienfaisante *image féminine de Dieu*, comme le Christ en est l'image transcendante : étant Dieu en Personne. Puisse cette perspective, chrétienne et traditionnelle, être un facteur d'équilibre, de progrès théologique et de réconciliation œcuménique, dans la ligne si vaillamment et profondément tenue par le Père Koehler.